

Lettres québécoises
La revue de l'actualité littéraire



À vin nouveau, outres neuves!
Notre démocratie d'ignorants instruits de Richard Joly

Robert Vigneault

Numéro 28, hiver 1982–1983

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/39684ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Éditions Jumonville

ISSN

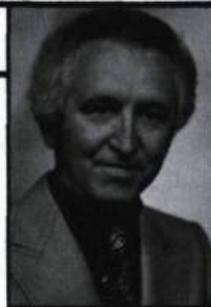
0382-084X (imprimé)

1923-239X (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Vigneault, R. (1982). À vin nouveau, outres neuves! *Notre démocratie d'ignorants instruits* de Richard Joly. *Lettres québécoises*, (28), 70–73.



À vin nouveau, outres neuves !

Notre démocratie d'ignorants instruits

de Richard Joly

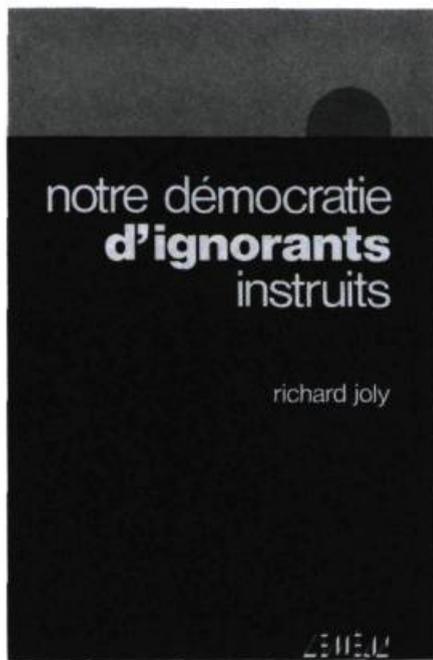
Les média, ces temps-ci, montent volontiers en épingle le harcèlement sexuel, et, naguère encore, un journal rapportait l'expérience croustillante d'un pauvre mâle rétrogradé pour avoir décliné les faveurs de sa patronne. Mais c'est un autre harcèlement, autrement insidieux, que le livre de Richard Joly¹ met au jour, celui de cette « information sauvage » (p. 175) qui assaille sans répit le citoyen consommateur. L'information : les « nouvelles », bien sûr, aussi copieuses que mauvaises, que j'enregistre quotidiennement avec un sentiment de résignation impuissante ; mais aussi cette masse de connaissances hétéroclites que déversent sur moi les média, à quoi s'ajoutent les innombrables méthodes destinées à faire de moi un consommateur averti ou un parfait robot, qui sait ? Le conditionnement physique, si populaire, ne doit-il pas s'accompagner d'un conditionnement psychique ? Il y a tant à savoir sur tout : les bouteilles isolantes, le chauffage au bois, le jogging, les fosses septiques ; et tant d'apôtres qui s'affairent à m'enseigner comment lire, comme me nourrir, comment danser, comment faire l'amour, comment éduquer mes enfants, comment « relaxer », comment réussir mon divorce..., envahissant de plus en plus ma vie jusqu'au dernier recès. Ce Savoir

énorme qui s'émiette sous nos yeux, à nos oreilles, dans un tel fractionnement qu'il est devenu inassimilable ; qui, au surplus, prolifère selon une progression géométrique, finit par donner, en effet, l'impression pénible d'un harcèlement, tendant à me déposséder de l'indispensable autonomie personnelle, aussi essentielle à mon être que l'air à mes poumons. On n'en finit plus de se faire instruire : on n'a plus guère le loisir de penser sa vie.

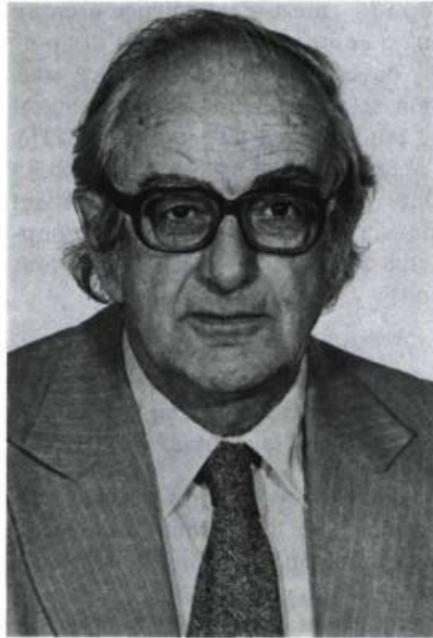
L'adaptation malaisée de l'être humain à la civilisation présente, axée sur le savoir et le savoir-faire : pressante invitation, en effet, à s'en remettre à l'écriture de l'essai. Au rebours de tant d'impersonnelles enquêtes et études qui nous submergent, l'essai offre, selon l'expression de Kubie, « la liberté de s'arrêter quand on est saturé » (cité p. 78). Délesté du carcan rationaliste, le *Je*, enfin à la barre de son texte comme de son expérience, fussent-ils l'un et l'autre chargés d'inquiétude, inaugure l'affirmation de soi face à la menace d'avalement.

D'autre part, la « méthode systématique » que prétend suivre l'auteur me paraît convenir tout à fait au parcours discursif de l'essai, où les éléments de l'argumentation n'obéissent pas à la linéarité d'une connexion logique mais convergent plutôt vers une intuition centrale qui les suscite et les aime. À cet égard, les énoncés de Joël de Rosnay, cités par Richard Joly, décrivent bien la capricieuse démarche de l'essai :

*(...) suivre un trajet en forme de spirale (...) se garder des définitions trop précises qui risquent de polariser et de scléroser l'imagination (...) aborder la matière par touches successives (...) revenir plus en détail au risque de se répéter (...)*²



L'angoisse de l'homme moderne harcelé par le Savoir en inflation constante pourrait donc inspirer à quiconque le recours à l'essai, cette écriture de la liberté. Encore faut-il davantage préciser la nature de l'illumination qui a donné naissance à *Notre démocratie d'ignorants instruits* : c'est par l'image très violente d'une « déflagration », dont les nombreuses occurrences en feraient un thème obsédant³, que l'auteur souligne le choc de l'intuition originelle : véritable *sur-prise* de conscience d'une « évidence » qui « (lui) a explosé à la figure » (p. 13), celle de son insurmontable « ignorance ». Paradoxe, à première vue, puisque le lecteur ordinaire, pas très porté sur l'érudition (c'est mon cas), aurait plutôt tendance à d'incliner devant l'abondance des exemples, des statistiques, des références culturelles, cités à l'appui de la pensée ; autrement dit, devant un étalage de connaissances s'étendant à des domaines très variés. Voici un essayiste qui manifeste plus que des dispositions pour l'érudition : un acquis déjà impressionnant en ce sens, mais encore insuffisant, sans doute, pour qui possède un insatiable appétit de savoir... Cette avidité de connaître me paraît avoir été de plus en plus frustrée par l'intuition croissant jusqu'à ladite « déflagration » que « pour nous tous l'ignorance relative s'épaissit » (p. 56). « Relative », précise à juste titre l'auteur, car si nous sommes indéniablement plus « instruits » que nos aïeux, nous sommes de plus en plus « ignorants » en regard de la somme de connaissances qu'il faudrait engranger pour vivre dans une civilisation de plus en plus spécialisée. « Ignorants », et démunis : le glorieux mythe de la démocratie nous inciterait à croire que, par le truchement de nos mandataires et gouvernements, nous avons la mainmise sur tous les aspects de notre vie ; et pourtant, compte tenu de la complexité croissante, affolante même, de problèmes qui pourtant nous touchent intimement, dans les domaines politique, économique, juridique, religieux (pour ne citer que ceux-là), il est troublant, mais réaliste, de reconnaître « l'impossibilité grandissante où se trouve l'électeur de se prononcer sérieusement sur le huitième du



Richard Joly

quart des questions qu'une élection soulève » (p. 176).

Résultat de ce manque incurable : tous, « zébrés d'ignorance » (p. 69), — y compris les savants les plus éminents, puisque « la pellicule d'ignorance que nous avons sur les yeux est (...) mince en certaines zones de sa surface, épaisse et opaque ailleurs » (p. 73) — nous sommes condamnés à hasarder des *opinions* plus ou moins aventureuses, ou même carrément acculés au silence, à moins d'ajouter *foi* aux affirmations des « instruits », au risque de la *manipulation*, à moins encore, dans une crise de découragement, de *décrocher* radicalement de nos responsabilités démocratiques.

Telle est la « déflagration » psychique qui aura provoqué chez l'essayiste « d'angoissantes inquiétudes » (p. 213), pour reprendre une expression typique de la redondance d'une écriture qui verse trop souvent dans l'amplification stylistique. Curieusement, en dépit d'efforts soutenus, je ne suis pas arrivé à déceler dans le ton de ce livre des marques convaincantes de cette « déflagration » intime. Certes, l'essai est écrit avec humeur : en témoigne une éloquence sollicitée par la grandiloquence ;

mais l'humeur est un sentiment masqué qui tourne le dos aux finesses de l'humour. Redisons-le : le contenu brut du livre me paraît juste : la situation faite au démocrate dans le monde contemporain est préoccupante et pose des problèmes d'adaptation. Mais de là à être soufflé par une « déflagration » ! Le ton du livre ne me permet pas d'y croire. On est loin de la *nuît de feu* de Pascal...

Pourtant, en dépit de cette surenchère stylistique, je pense que *Notre démocratie d'ignorants instruits* témoigne à sa manière d'un choc culturel. L'« homme cultivé » de jadis (ou même de naguère) jouissait avec fierté d'une sorte de connaissance par les sommets. Héritier de l'érudite de la Renaissance, de l'« honnête homme » du XVIII^e siècle, il savait discourir élégamment *de omni re scibili*. Humant sa propre parole, il s'écoutait volontiers parler (et écrire), et on l'écoutait avec ravissement. Je pense au brillant Arnheim de *L'Homme sans qualités* :

(...) en face d'une société de spécialistes, le sentiment d'être un *Tout* lui était devenu comme une seconde nature. Il voyait parfois flotter devant ses yeux le rêve d'une époque weimarienne ou florentine de l'Industrie et du Commerce, où régneraient des personnalités puissantes qui sauraient accroître le bien-être général et seraient qualifiées pour réunir dans leur personne et diriger d'en haut les productions séparées de la technique, de la science et des arts. Lui-même s'en sentait capable.⁴

Plus près de nous encore, je me rappelle l'époque triomphaliste du collège dit *classique*, qui prônait le parfait équilibre humain de ses élèves. Au mépris du bon sens trop terre à terre, on se détournait de l'*utile* (aux connotations fortement négatives) pour se délecter de l'*inutile* : culture désintéressée des arts ; ou encore, pratique du thème, de la version, de la « prélection » : gymnastique intellectuelle indispensable à la formation de la *tête bien faite* qui, un jour, s'avancerait fièrement sur tous les chemins de la vie professionnelle, forte de sa « culture générale » et de ses puissants mécanismes cérébraux...

Je ne vais pas nier la valeur de cette formation classique : au contraire, il m'arrive parfois, devant mes étudiants de lettres françaises, de regretter la disparition des études de latin et de grec. Mais je crois qu'il faut enregistrer le fait : cette époque est révolue, ainsi que l'impression de sécurité affective et de supériorité sociale que distillait la fameuse « formation ». Arnheim, aujourd'hui, serait obligé d'avouer son « ignorance » (« relative », bien sûr) face à l'inflation inouïe du Savoir. En quelques décennies, tout aura changé sous ce rapport. L'assurance, voire le pédantisme, de « l'homme cultivé » sont choses du passé : sur la mer des connaissances, on vogue sur un frêle esquif, menacé d'avalancement par le Monstre bien endenté. La « culture générale » est d'un autre âge ! L'homme est aujourd'hui évalué (ronde de l'évaluation : « je t'évalue, tu m'évalues, etc. ») en termes de spécialisation, de rendement, d'efficacité : plus il *sait* de choses, plus il a de chances de réussir.

Il se trouve que *Notre démocratie d'ignorants instruits* accuse à sa manière cet impact culturel : témoin, malgré l'outrance du terme, la « déflagration ». Sauf que l'essayiste ne me paraît pas avoir vraiment assumé le changement. Il croit avoir refusé « de s'enfermer dans le cadre rigide des approches conventionnelles » (p. 23) ; il s'est engagé « dans un grand courant à la mode, le courant systématique » (*ibid.*) : ce qui ne l'empêchera pas de glisser, à mon avis, dans les ornières traditionnelles.

La partie descriptive, critique, — négative, dirais-je, — de l'essai est très appuyée : l'impuissance grandissante des humains, même les plus « instruits », devant l'expansion de l'univers du Savoir, est fortement accusée. Mais, au chapitre des solutions, qu'est-ce que l'essayiste propose de positif ? D'abord, un principe irréfutable : « la merveilleuse conviction que la connaissance ne dit pas la mesure de la personne » (p. 21). Un propos louable : « inventer un monde qui fonderait la qualité de la démocratie sur autre chose que sur l'instruction du citoyen » (p. 59). Bien d'accord, — comment ne pas

l'être ? — mais je commence à croire qu'on enfonce éloquentement des portes ouvertes, même si l'énoncé soudain se corse : « une révolution — il ne faudrait rien de moins » (p. 231). Va toujours pour la « révolution » ! Que dois-je faire, Seigneur ? Avant tout, apprendre à contrôler mes appétits (là, je tique, car j'en ai tout un !) :

(...) personne ne croit plus à ça, le contrôle de ses appétits, ni à l'école, ni dans les médias, et surtout pas en politique. (p. 226)

Le contrôle des salaires devrait nous y aider, me dis-je, mais l'auteur a mieux à proposer : une nouvelle pédagogie qui forcera nos loufoques « s'éduquant » à aller se rhabiller :

L'intention ! *Le voilà, le mot clé de la pédagogie à inventer. (...) Ce qu'il faut à notre démocratie d'ignorants instruits, c'est une pédagogie de l'intention qui place et le savoir et la foi dans une rectitude du vouloir.* (p. 219)

Me voici irrésistiblement reporté vers mon passé thomiste, alors que je piochais Grenier et la *morale générale*. D'autant que l'essayiste prône aussi (p. 200) la pratique des vertus cardinales : la justice, la tempérance, la force et la prudence — où on retrouve Aristote lui-même, revu et corrigé par le Docteur angélique. (Un peu plus et il nous assénait la « société juste » de P. E. Trudeau !) Puis, c'est un autre fantôme chéri qui vient me hanter :

(...) il est tellement plus facile de verser du savoir dans la tête des gens que de les aider à rectifier les mouvements de leurs appétits ! (p. 210)

C'est Montaigne, cette fois, arbitrant le duel de la « tête bien pleine » contre la « tête bien faite », qui entre en scène. À vrai dire, le discours humaniste règne à ce point sur la pensée de ce livre qu'il lui arrive à la fin, au sommet du propos, de se substituer presque à la parole de l'essayiste :

Faudrait revenir à crier très fort, sur tous les toits, que science sans conscience n'est que ruine de l'instruit (...) (p. 238)

Je dois aussi faire état de l'influence d'un courant spiritualiste apparenté à *L'Imitation* sur la vision négative du savoir et du savoir-faire que propose *Notre démocratie d'ignorants instruits*. Bien sûr, l'essayiste pourrait invoquer le chapitre intitulé « La forêt féérique du savoir » (pp. 59-68). Mettons qu'il s'agisse, à tout le moins, d'une ambivalence, dont je ne donnerai que deux indices majeurs. D'abord un champ lexical important qui, traversant le livre de bout en bout et associant le savoir à des métaphores de l'oralité, révèle une tendance à la péjoration. Quelques exemples, en vrac : « Ingurgiter du savoir » (p. 122), « empiffré de savoir » (p. 109), « me gaver d'un savoir » (p. 232), « notre appétit délirant de savoir » (p. 46), « les esprits affamés de savoir » (p. 188), « le savoir-friandise » (p. 230) : la liste pourrait s'allonger, je la clorai avec « des orgies de consommations infantiles » (p. 219) : véritable « déflagration » stylistique ! D'autre part, le choix même du vocable « ignorant » — mot-clé de ce livre — me paraît significatif. Comme ses synonymes : ignare, illettré, inculte, le mot a une très forte connotation péjorative. C'est pourtant ce vocable pessimiste et réducteur qu'on a chargé de désigner le manque inévitable de connaissances spécialisées dans quantité de domaines, qui est la rançon d'un monde où la science a accompli des progrès spectaculaires. Ce qui pèse sur ce mot entaché de péjoration, c'est une idéologie passéiste qui affecte d'un signe négatif non seulement le savoir mais toute l'époque actuelle. La nostalgie n'est pas loin !

Je n'irai pas jusqu'à entonner le cantique de la Modernité ! De tous côtés les problèmes nous assaillent : j'ai parlé de *harcèlement*. Il y a certainement à dire et à redire sur le système actuel qui craque de toutes parts : c'est pourquoi je répète que Richard Joly s'est attaqué à un beau sujet, si on peut dire. Puisqu'aussi bien nous assistons à une véritable mutation culturelle : *le lieu de l'homme* en est bouleversé, dirait Fernand Dumont. Un remue-ménage des valeurs s'accomplit sous nos yeux ; de nouvelles valeurs en émergeront, où

nous auront de plus en plus de mal à reconnaître nos « vérités éternelles ». Savoir, efficacité, rendement peuvent d'ailleurs être interprétés positivement, détournés aux fins de l'humanité. De toute manière, la nostalgie de l'ancienne « culture générale » me paraît inutile, stérile. Il faudrait consentir, plutôt, à un complet réaménagement de ses idées les plus chères, à une mise à jour de la culture, ce qui exige qu'on soit à fond, sans arrière-pensée, de son temps. Il y a une vingtaine d'années, le savant et philosophe anglais Bertrand Russell, se fondant sur une problématique résolument moderne, soulignait, dans une vision sereine et équilibrée de notre univers mental, le rôle dévolu à la « sagesse » :

(...) les hommes sont capables de ce quelque chose qui s'appelle sagesse et qui ne consiste pas dans le seul savoir ou le seul vouloir ou le seul sentir, mais qui est une synthèse et une union intime des trois.⁵

En terminant, me sera-il permis, à moi aussi, quoique par le truchement d'un auteur *inspiré*, de « filer un petit sermon en douce » (pp. 234-235) :

Personne ne met (...) du vin nouveau dans de vieilles outres ; autrement, le vin fera éclater les outres, et le vin est perdu aussi bien que les outres. Mais à vin nouveau, outres neuves !⁶ □

1. Richard Joly, *Notre démocratie d'ignorants instruits*, Montréal, Leméac, coll. « À hauteur d'homme », 1981, 239 p.
2. Joël de Rosnay, *Le Macroscopie*, Paris, Éditions du Seuil, 1975, pp. 260 et 109-110, cité par R. Joly, p. 23.
3. Voici quelques occurrences, entre autres, de la métaphore de la « déflagration » : pp. 13, 14, 15, 39, 80-81, 127, 135, 166, 197.
4. Robert Musil, *L'Homme sans qualités*, traduit par Philippe Jaccottet, Seuil, coll. « Points », 1982, t. I, p. 232.
5. Bertrand Russell, « L'expansion de notre univers mental », *Saturday Evening Post*, 18.7.59.
6. *Évangile selon saint Marc*, 2, 22.

Dictionnaire des œuvres littéraires du Québec, III, 1940 à 1959

Célébrons l'événement. Car on vient d'ajouter une pièce maîtresse à ce monument national qu'est le *Dictionnaire des œuvres du Québec* (DOQ). Aux côtés des deux premiers tomes déjà parus, vient s'ajouter le tome III, livre tout aussi imposant que les deux premiers, tant par son volume, 1252 pages, que par sa très belle tenue.

Par les temps qui courent, étant donné le climat de morosité qui tend à empoisonner le milieu intellectuel québécois et la terrible démobilitation des esprits qui s'ensuit, évoquer le caractère national de ce type d'entreprise peut paraître aux yeux de certains quelque peu déplacé. Conçu dans la fièvre optimiste du mouvement d'émancipation nationale, le DOQ fut une autre façon de participer à la construction d'un Québec autonome. Le temps passe, les rêves se dégonflent, les œuvres restent...

Évoquer, fort hypothétiquement d'ailleurs, les motivations qui ont

présidé à la conception de cette œuvre n'a pas du tout pour but d'en diminuer la valeur. Bien le contraire. Une lecture même superficielle de cet ouvrage devrait convaincre quiconque de la spécificité culturelle des Québécois dont il n'y a pas lieu de mettre en doute l'existence chaque fois que la civilisation étatsunienne est redécouverte. Cette spécificité, nulle autre manifestation culturelle que le discours littéraire n'en trace mieux les cheminements et les lignes de force. Et parce que le DOQ présente par pans entiers ce discours littéraire, il est possible d'un coup d'œil de saisir à sa lecture ces réaménagements profonds que les Québécois ont apportés depuis 1940 à leur espace imaginaire. Et c'est pour cette raison qu'il est tout à fait justifié de qualifier le DOQ de monument national.

Pendant, le DOQ est à la fois une œuvre *monumentale* et *monumentaire*. Car, dépositaire mémoriel, il est pour la grande majorité des